



ACTE III, SCÈNE III.



L'ÉCLAT DE RIRE,

DRAME EN TROIS ACTES.

par MM. J. Arago et A. Martin,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,
LE 30 JUIN 1840.

PERSONNAGES.

ANDRÉ, commis (26 ans). . . M. FRANCISQUE AINÉ.
LÉOPOLD, commis (24 ans). M. DESHAYES.
LE DOCTEUR (45 ans). . . M. SAINT-MAR.
M. ESTÈVE, banquier. . . M. PARIER.
BERNARD, caissier. . . M. FOUANEL.
UN GARÇON DE CAISSE. M. COYR.

ACTEURS

PERSONNAGES.

MADAME LAGRANGE, mère
d'André (45 ans). . . M^{me} STÉPHANIE.
ADÈLE, brodeuse (17 ans). . M^{me} AMY.
MADELEINE, servante (40
ans). . . M^{me} CHERRA.

ACTEURS.

ACTE PREMIER.

Un appartement modestement meublé. Porte au fond, deux portes latérales; une petite croisée mansardée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, seule, écoutant à la porte de gauche.

Allons, allons, la respiration est plus calme, elle aura reposé cette nuit. (Elle va à la porte de droite et regarde à travers la serrure.) Quelle infamie! la chandelle usée jusqu'au bout; et lui, le mauvais sujet, assis tout habillé dans son fauteuil... Ça ne peut pas durer comme ça : il croit peut-être que je n'ai pas l'œil ouvert sur ses amourettes.

SCÈNE II.

MADELEINE, ADÈLE.

ADÈLE, entrant précipitamment.

De grâce! par pitié! protégez-moi, sauvez-moi! MADELEINE, s'éloignant de l'entrée, à part. Dieu! la voisine! A Adèle à demi-voix.) Chut! chut! est-ce qu'on entre ainsi brusquement chez des malades?

ADÈLE, tremblante.

Oh! pardon, pardon, mademoiselle, j'ai si peur!

MADLEINE, vivement.

Peur ? de qui ? de quoi ?

ADÈLE.

D'un jeune homme qui m'a accostée familièrement dans la rue, qui m'a suivie jusque dans l'escalier ; il me parlait...

MADLEINE.

Que vous disait-il ?

ADÈLE, baissant les yeux.

Je n'ai pas compris ce qu'il me disait.

MADLEINE.

Lo scélérat !

ADÈLE.

Où mon Dieu ! je l'entends : le voilà !

Elle s'abrite derrière Madeleine.

MADLEINE.

Ne tremblez pas comme ça, ma petite ; laissez-moi faire : je n'ai pas peur des hommes, moi, et je vais le recevoir comme il le mérite.

SCENE III.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, un cigare à la bouche, ouvrant la porte avec rudesse, à part.

Elle venait ici, j'en étais sûr ; c'est la maîtresse d'André.

ADÈLE, bas à Madeleine.

C'est lui !

MADLEINE, allant bravement à Léopold.

Que voulez-vous ? qui demandez-vous ?

LÉOPOLD.

M. André.

MADLEINE.

Vous connaissez M. André ?

LÉOPOLD.

Je suis son meilleur ami.

MADLEINE.

Si je vous eroysia, ça ferait votre éloge ; mais il n'en est rien.

LÉOPOLD.

Comment cela, s'il vous plaît ?

MADLEINE.

Pour des raisons que je ne veux pas vous dire.

LÉOPOLD.

Nous travaillons dans le même bureau, et je venais le chercher, le patron le demande.

MADLEINE, vivement.

J'aurais dû le deviner ! vous êtes M. Popold !

LÉOPOLD.

Je vois que vous savez à peu près mon nom.

MADLEINE.

Il n'y a pas grande malice à ça : vous avez le chapeau sur l'oreille, vos boutons sont arrachés, vous infectez le tabac, vous poursuivez une jeune fille, vous devez être un méchant garnement ; et comme vous dites que vous travaillez avec M. André, sans hésiter, vous êtes, vous ne pouvez être que le vaurien de Popold.

LÉOPOLD, à part.

Ah ! il paraît qu'André m'a joliment babillé ici. (Haut.) Je vous en prie, veuillez entendre ma justification.

MADLEINE.

Je n'ai pas le temps d'entendre votre justification.

LÉOPOLD.

Je serai bref.

MADLEINE.

N'importe.

LÉOPOLD, à Adèle.

Alors, c'est vous, mademoiselle, que je prends pour juge.

MADLEINE, avec colère.

Ne l'approchez pas ! ne l'approchez pas !... Sortez ! sortez ! au trot satanas ! et que Dieu nous garde à l'avenir de votre visite !

LÉOPOLD.

En vérité, vous êtes trop bonne, et je ne vous la ferais pas attendre long-temps.

MADLEINE.

Je vous dis de ne plus mettre les pieds dans cette maison !

LÉOPOLD.

Comptez sur moi ; dès que je pourrai disposer d'un moment, je m'empresserai de venir passer près de vous, de vous si aimable, et surtout si gracieuse.

MADLEINE.

Ah ! tu feins de ne pas me comprendre !

Elle a l'air de chercher un bâton.

LÉOPOLD, à Madeleine.

Au revoir, ma nouvelle amie. (À Adèle.) Mademoiselle, je vous salue.

MADLEINE.

C'est bien ; c'est bien. Mam'selle ne vous salue pas.

Léopold sort.

SCENE IV.

MADELEINE, ADÈLE.

MADLEINE.

A-t-on jamais vu un pareil garnement ! Dans quel temps vivons-nous, mon dous Jésus ! la jeunesse mâle ne respectera bientôt plus rien.

Elle va à la fenêtre.

ADÈLE, à part en promenant ses regards autour d'elle.

Hélas ! presque aussi pauvre que chez moi... Il me semble que je dois espérer.

MADLEINE, toujours à la fenêtre.

Enfin ! ce n'est pas malheureux, il vient de tourner la rue.

ADÈLE.

Oh ! merci, mademoiselle, de la protection que vous avez bien voulu m'accorder ; croyez que ma reconnaissance...

MADELEINE.

Allons donc ? Eht qu'ai-je fait pour la mériter ?
(Avec malice.) Et puis d'ailleurs, convenez qu'à
quelque chose maibeur est bon : en tout, ce n'est
que le premier pas qui coûte, et vous ne deman-
drez pas mieux que de vous sautiller ici.

ADELE.

Croyez, mademoiselle, que sans ce jeune
homme...

MADELEINE, avec douceur.

Taisez-vous, vilaine sornioise ; vous imaginez-
vous que je n'ai pas déjà vu toutes vos manœuvres,
et quand chaque matin j'aperçois un coin de voire
rideau doucement soulevé, je suis bien sûre qu'à
la fenêtre de cette chambre... (elle indique la
chambre à gauche) un rideau s'ouvre à son tour.

ADELE, avec timidité.

Je ne comprends rien à ce reproche, mademoi-
selle.

MADELEINE.

Je ne suis pas sourde non plus, allez ; et votre
sansonnet est un petit bavard qui m'a révélé aussi
bien des choses.

ADELE.

Quoi donc ?

MADELEINE.

Cet oiseau ne s'est pas de lui-même avisé de
répéter du matin au soir : *M. André ! M. André !*

Elle imite le parler du sansonnet.

ADELE.

Je ne savais que lui apprendre... j'ai choisi...
(se reprenant) j'ai pris un nom au hasard.

MADELEINE.

Vous disiez bien, choisi au hasard ; mais il va-
lait mieux lui apprendre comme à ses frères et
cousins : *As-tu déjeuné, Jacquot ? et de quoi ? des*
croquets.

Elle imite le sansonnet.

ADELE, à part.

Elle a deviné.

Elle soupire.

MADELEINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! n'étouffez pas ce gras
sourir... Ne sais-je pas tout, moi, si curieuse, et
qui devine quand on ne me dit pas ? Mais taisons-
nous, j'entends du bruit dans la chambre de la
malade.

ADELE.

Elle va mieux, n'est-ce pas ?

MADELEINE.

Beaucoup mieux, grâce au ciel, et comme je
vois que c'est à elle que vous voudriez parler,
quand elle pourra vous recevoir, j'irai au carreau
de la fenêtre de ma chambre, je ferai *pif, pif*,
vous répondrez *pan, pan*, et vous viendrez.

ADELE.

Oh ! mademoiselle, que vous êtes bonne !

MADELEINE.

Oui, la bonne de la maison ; vite, vite, partez ;
au revoir.

ADELE.

Allons, je m'en vais moins attristée.

Elle sort par le fond.

SCENE V.

MADELEINE, puis ANDRÉ, entrant par la porte
à droite du spectateur.

MADELEINE, fermant la porte du fond.

C'est la première fois que je parle à cette jeu-
nesse ; eh bien ! elle est déjà tout plein. Ah !
voici M. André.

ANDRÉ, vivement et avec anxiété.

Eh bien, Madeleine, et ma mère ?

MADELEINE.

Elle va mieux.

ANDRÉ, avec joie.

Vraiment ?... Elle a dormi ?

MADELEINE.

Si tranquillement que, moi qui la regardais,
ça a fini par me gagner... et pour le première
fois depuis huit jours, je me suis permis aussi
deux heures de sommeil.

ANDRÉ.

Bonne Madeleine !... Ainsi le docteur ne se
trompait pas hier, lorsqu'il vous assurait qu'elle
allait tout-à-fait bien ?

MADELEINE.

Le docteur ne se trompe jamais.

ANDRÉ.

Oh ! j'ai tant souffert pendant cette longue et
cruelle maladie, qui a mis en danger les jours de
ma mère !... penser que j'aurais pu la perdre !...
que, sans le secours de l'art, sans les soins dont
nous l'avons tous entourée, elle serait morte
peut-être... Morte !... ma mère !... elle pour qui
je donnerais mille fois ma vie... pour qui je men-
dierais !... Oh ! pour sauver ma mère, que ne fe-
rais-je pas ?... Tiens, Madeleine, je puise l'avouer
aujourd'hui que le péril est passé, mais il y a des
moments où, quand je voyais les souffrances de
ma mère, quand d'autre part je voyais nos res-
sources épuisées... l'argent qui nous manquait, et
qui cependant était nécessaire pour la sauver...
cet argent, pour me le procurer, j'aurais tout
bravé... les dangers, la mort, le déshonneur peut-
être !

MADELEINE.

Que dites-vous ?... Ah ! mon Dieu ! mais vous
êtes fou !

ANDRÉ, se calmant.

C'est vrai !... oui, c'est vrai !... Il y a eu des
instans où, quand je restais en face de cette pen-
sée cruelle, il me semblait que ma pauvre tête se
brisait, que ma raison allait m'abandonner...
mais grâce au ciel, tout cela est fini, plus rien à
craindre... je suis calme, je suis heureux... écar-
tons ces tristes idées. Dis-moi, il me semble qu'on
a fermé cette porte tout-à-l'heure ?

MADELEINE, à part.

Il a flûté la voisine.

ANDRÉ.

J'ai cru entendre une voix qui me glissait délicieusement à l'âme! elle me paraissait si douce!

MADELEINE.

C'est donc à dire que j'ai une voix de grenadier, moi?

ANDRÉ.

Non, mais... Tu as raison, je me trompais... un rêve...

MADELEINE.

Le coquin, il rêve tout ça! (Haut.) Vous pouvez aller tranquilles à votre ouvrage.

ANDRÉ.

Sans embrasser ma mère?

MADELEINE.

Oui, oui, elle dort; et puis on est déjà venu vous chercher.

ANDRÉ.

Qui donc?

MADELEINE.

Votre ami, un mauvais sujet qui parle aux gens le chapeau sur la tête, et qui pis est, sur le côté de la tête... M. Popold enfin; il paraît que la besogne presse.

ANDRÉ.

Tu diras à ma mère que je reviendrai dans la matinée.

MADELEINE.

Oui, oui.

ANDRÉ, sortant une lettre de sa poche; à part.

Encore cette lettre sous sa porte, ce sera la dernière.

MADELEINE.

Mais siles donc, on vous attend.

Il sort.

SCENE VI.

MADELEINE, seule.

Ah! ah! monsieur André, vous n'avez pas de confiance en moi... Eh bien! pour vous punir, je viendrai à votre aide sans que vous vous en doutiez. C'est que je suis méchante quand je m'y mets. (Bruit de choises dans la chambre de M^{me} Lagrange.) Chut! voici la malade, elle s'est levée toute seule, c'est bon signe.

SCENE VII.

M^{me} LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE.

Oh! oh! il paraît, madame, qu'il y a du mieux, vous avez l'air de la fille de votre fils.

M^{me} LAGRANGE.

Oui, ma bonne Madeleine, je souffre moins aujourd'hui.

MADELEINE.

Allons, allons, il faut espérer que vous serez bientôt rétablie.

M^{me} LAGRANGE.

André, où est-il?

MADELEINE.

Il est sorti, madame; on est venu le demander.

M^{me} LAGRANGE.

Déjà! tant pis!... oh! le méchant, il est parti sans me le dire.

MADELEINE.

Je n'ai pas voulu qu'il troublât votre sommeil.

M^{me} LAGRANGE.

Tu as eu tort, car si j'ai pris un peu de repos, si la journée s'annonce belle, si le soleil me réchauffe et m'égaye, il va me manquer toute la matinée un baiser de mon fils.

MADELEINE.

Eh! pardine, il vous en donnera dousa de plus ce soir, et vous serez quittes... Mais moi aussi, j'ai quelque chose à vous conter.

M^{me} LAGRANGE.

Tout et quoi donc?

MADELEINE.

Une visite.

M^{me} LAGRANGE.

De qui?

MADELEINE.

Une brave plante de fille.

M^{me} LAGRANGE.

Parle donc!

MADELEINE.

Attendez, je vais faire pif, pif, et la réponse va arriver; allez, allez, deux bonheurs valent mieux qu'un.

Elle sort par la gauche.

SCENE VIII.

M^{me} LAGRANGE, seule, s'asseyant, puis

MADELEINE.

M^{me} LAGRANGE.

Que veut dire cette excellente amie? et comment reconnaître jamais tant de dévouement?... Toujours la gêne, presque la misère!... Et pas une lettre de mon frère! son amitié m'était pourtant si connue... Et ce pauvre André qui use sa vie à un travail de toutes les heures. O mon Dieu! quel sera notre avenir à tous? (On frappe. Elle appelle.) Madeleine! Madeleine!

MADELEINE, entrant.

J'accours, madame.

M^{me} LAGRANGE.

Vois, il me semble qu'on a frappé.

MADELEINE.

Je sais ce que c'est, j'ai fait pif! pif! on a fait pan! pan! ce doit-être la jeune fille.

Elle va ouvrir.

SCENE IX.

LES MÊMES, AÛÈLE.

MADELEINE.

Entrez, mademoiselle.

ADÈLE, entrant et saluant.

Madame...

M^{me} LAGRANGE, à part.

Quel air modeste, et comme elle est jolie!

MADLEINE.

Allons, approchez, visiteuse tremblante, nous ne mangeons pas les jeunes filles.

M^{me} LAGRANGE.

Nous compatissons à leurs peines.

ADÈLE.

Je sais que vous êtes bonne, madame, et je suis venue à vous en toute confiance.

MADLEINE, un peu brusquement.

Asseyez-vous là, pour de certaines confidences il faut être bien proches; ellons, petite tourterelle, roucoulez, confessez tout, peut-être sommes-nous ici pour vous absoudre.

M^{me} LAGRANGE.

J'écoute.

ADÈLE.

Je viens, madame, vous ouvrir mon cœur. Quand on souffre, il faut s'adresser à qui a souffert... Monsieur votre fils.

MADLEINE, à part.

J'étais sûre qu'on commencerait par lui.

M^{me} LAGRANGE.

Oh l'avez-vous vu?... quand vous a-t-il parlé? que vous a-t-il dit?

ADÈLE.

Vous allez tout apprendre : Je ne sais par quel hasard, depuis fort long-temps, nous nous rencontrons souvent le matin ou le soir sur l'escalier.

MADLEINE.

Ah! fripon de hasard, que de sottises tu nous fais faire!

M^{me} LAGRANGE.

Après?

ADÈLE.

Il s'arrêtait lorsque je passais près de lui, il me regardait d'un air respectueux, et semblait attendre de moi une parole... d'amitié...

MADLEINE.

Amitié!... le mot est bien trouvé.

M^{me} LAGRANGE.

Poursuivez.

ADÈLE.

Honteuse, je montais ou je descendais en silence, et mes yeux seuls lui disaient que j'étais touchée de sa politesse et de ses égards.

MADLEINE.

Les yeux des jeunes filles ne voient pas le diable.

M^{me} LAGRANGE.

Ne l'interromps pas.

ADÈLE.

Enfin, depuis vingt jours, M. André ne se trouve plus sur mon passage, mais tous les matins, on glisse sous ma porte, des lettres que je ne peux lui rendre.

M^{me} LAGRANGE.

Depuis vingt jours?

ADÈLE.

Oui.

M^{me} LAGRANGE.

Et combien de lettres avez-vous reçues de la sorte depuis ces vingt jours?

ADÈLE.

Vingt-deux.

MADLEINE, à part.

Oh! le scélérat! que de papier perdu!

M^{me} LAGRANGE.

Ces lettres, mademoiselle, vous les avez lues?

ADÈLE, baissant les yeux.

Oui, madame, les premières je les gardai sans les ouvrir, et puis la curiosité...

M^{me} LAGRANGE.

Rien que cela? (Adèle baise la main de M^{me} Lagrange.) J'entends. Et que vous disait-on dans ces lettres?

ADÈLE.

Des mensonges... d'abord que j'étais jolie...

MADLEINE.

Petite vaniteuse! vous savez bien que vous l'êtes.

ADÈLE.

Ensuite... que l'on m'aimait, qu'on avait un besoin impérieux de me voir...

M^{me} LAGRANGE.

Mais vous, que pensez-vous de mon fils? L'aimez-vous aussi? j'ai besoin de ne rien ignorer.

ADÈLE.

Ah! madame, vous savez que je suis votre voisine: je vous ai vue souffrante, j'ai compris les angoisses de M. André; j'ai été témoin de ses mortelles inquiétudes, de ses larmes, de son désespoir, alors que votre vie était en danger; comme lui, madame, je pleurais, comme lui j'étais à genoux, pour implorer la clémence divine, et nos prières amies montaient au ciel comme des œurs.

M^{me} LAGRANGE, soupirant.

Cela veut dire que vous aimez André comme un frère.

ADÈLE.

Oh! je l'aime plus que cela, madame, je l'aime!

MADLEINE.

Oui, nous comprenons, ça étouffe.

ADÈLE.

Maintenant voici les lettres de M. André, les voici, madame.

Elle donne les lettres à M^{me} Lagrange.

M^{me} LAGRANGE.

Vous me les rendez sans regrets?

ADÈLE.

J'aurais voulu les garder.

M^{me} LAGRANGE.

Gardez-les, puisque vous les avez reçues.

ADÈLE.

Je puis vous les rendre, je les sais par cœur.

M^{me} LAGRANGE, à part.

Quelle naïveté!

MADLEINE, à part.

Quelle terrible mémoire! vingt-deux, et ça quatre pages peut-être!

M^{ME} LAGRANGE.

Voici quelqu'un, c'est lui sans doute

MADRELIN, à Adèle.

Caches-vous ici, mademoiselle, et ne souflez mot.

Elle la fait passer derrière elle.

SCENE X.

LES MÈRES, ANDRÉ.

ANDRÉ, entrant.

Ma mère, un navire est arrivé de la Vera-Cruz ; nous aurons sans doute des nouvelles de mon oncle ?

M^{ME} LAGRANGE.

Ne te flatte pas trop, mon ami. Il paraît ne plus songer à nous.

ANDRÉ.

Oh ! ma dernière lettre était pourtant si pressante ! et à moins que le malheur ne l'ait pour suivi là-bas, comme nous ici.

ADÈLE, à part.

Pauvre garçon !

MADRELIN, bas à Adèle.

Taisez-vous, petite bavarde.

ANDRÉ, tristement.

Attendons encore !

MADRELIN, bas à Adèle, en la poussant.

Montrer-vous pour le consoler.

ANDRÉ, apercevant Adèle.

Ciel ! vous ici, mademoiselle !

M^{ME} LAGRANGE.

Où, mademoiselle est venue me confier ce qu'on n'aurait pas dû me cacher.

ANDRÉ.

Je craignais de vous affliger, ma mère.

M^{ME} LAGRANGE.

Du reste, je le savais depuis long-temps.

ANDRÉ.

Vous le saviez ? et qu'avez-vous répondu, ma mère ?

M^{ME} LAGRANGE.

Vous l'apprendrez, monsieur, en demeurant quelques minutes avec mademoiselle ; c'est elle que j'ai chargée de vous faire connaître mes intentions.

ANDRÉ.

Elle !

MADRELIN.

Où, elle... est-ce que ça vous déplaît d'apprendre quelque chose de la bouche d'elle ? Si vous l'aimez mieux, mademoiselle s'en ira... je resterai, moi...

ANDRÉ.

Toi ?

MADRELIN.

Est-ce là ce que vous voulez ?

M^{ME} LAGRANGE.

Non, j'ai besoin de toi, Madeleine... viens me servir une tasse de lait.

MADRELIN.

J'aurai soin de vous la servir bien lentement.

M^{ME} LAGRANGE et Madeleine sortent.

SCENE XI.

ADÈLE, ANDRÉ.

ADÈLE, à part.

Quelle femme !

ANDRÉ, à part.

Quelle mère ! (Haut.) Eh bien ! mademoiselle, j'attends mon arrêt... Que vous a dit ma mère ?

ADÈLE.

Votre mère m'a parlé comme la meilleure, comme la plus indulgente des femmes. C'est avec une extrême bienveillance qu'elle a reçu mes aveux, qu'elle a écouté ce que j'avais à lui dire.

ANDRÉ.

Et que lui avez-vous dit, Adèle ?

ADÈLE.

Ne le devinez-vous pas, monsieur ?

ANDRÉ.

Ce que je vous ai tant de fois écrit, n'est-ce pas ?... que du jour où je vous ai vue je me suis senti naître à l'âme une de ces passions qui font le bonheur ou le malheur de la vie. Oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi : je vous ai suivie, épiée avec les sentimens de la jalousie et de la plus coupable incréduité ; habitué à l'infortune, je ne pouvais croire que Dieu eût jeté sur mes pas, sans vices, sans coquetterie, une jeune et belle fille, vivant de son travail, de ses veilles et de ses larmes.

ADÈLE.

Où, j'ai souvent pleuré, monsieur André, en reportant mes regards vers la chambre de votre mère.

ANDRÉ, s'animant par degrés.

Et croyez-vous, Adèle, que vos pleurs m'ont échappé, que vos craintes n'ont pas été comprises ! Oh ! ce qui vous a valu mon amour, ce n'est pas seulement ce frais visage, ce ne sont pas ces beaux yeux qui se baissent avec tant de modestie... non, c'est avant tout, cette âme si chaste que je craignais de l'outrager, en lui disant la ferveur de mon adoration ; c'est la piété si naïve, c'est la souffrance empreinte sur vos traits et supportée avec une résignation si courageuse ; ce qui vous a valu mon amour, Adèle, c'est votre amour pour ma mère ; car je l'ai deviné !

SCENE XII.

LES MÈRES, LE DOCTEUR s'arrêtant sur le seuil.

ADÈLE.

Et c'est pour cela, monsieur André, qu'il durera toujours ; au lieu d'un enfant votre mère, en aura deux qui veilleront sur elle, qui prieront Dieu pour que la santé lui soit rendue. Oul, André je vous aime plus qu'une sœur n'aime son frère, plus qu'un fils n'aime sa mère, autant peut-être qu'une mère aime son fils. Hélas ! je comprends à peine ce dernier amour, André. j'ai si peu connu ma mère, moi.

LE DOCTEUR, à part.

Quelle est cette jeune fille ?

ANDRÉ.

Avez-vous dit, du moins, tous vos secrets à la mienne ?

ADÈLE.

Non, André ; mais sous peu elle recevra mes confidences.

LE DOCTEUR, s'avançant.

Bien, très-bien, mes enfants.

ANDRÉ.

Vous ici, docteur ! et vous avez entendu ?

LE DOCTEUR.

J'ai compris qu'il était question d'amour, d'union projetée, de bonheur à venir ; et j'ai voulu ma part de cette joie.

ANDRÉ.

Merci, docteur, de vos bienveillantes paroles. Mais avant tout, je vous en prie, parlez-moi de ma mère : espérez-vous que sa santé se rétablira bientôt ?

LE DOCTEUR.

Oui, André, je l'espère.

ANDRÉ, avec entraînement.

Oh ! merci, merci encore ! il y a tant de bonheur dans ce que vous me dites là ! mais pardon, je cours prévenir ma mère.

Il sort par la gauche.

SCÈNE XIII

ADÈLE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ah ! mademoiselle, vous ne pouviez rencontrer un cœur plus digne de vous comprendre et de vous aimer. Aussi je vous promets d'employer tout mon crédit auprès de M^{me} Lagrange, afin que ce mariage n'éprouve aucun retard.

ADÈLE.

Eh bien, monsieur le docteur, puisque vous daignez me témoigner tant d'intérêt, je vais vous ouvrir mon âme et vous prier de vous joindre à moi pour leur faire un pénible aveu.

LE DOCTEUR.

Je me crois digne de tout entendre : parlez.

ADÈLE.

Je n'ai point connu ma famille, monsieur le docteur ; sans ressources, presque mendiante, je suis arrivée à Paris, après un bien long et bien douloureux voyage... je venais de Wilna...

LE DOCTEUR, ému.

De Wilna ?

ADÈLE.

De Wilna, où ma mère était morte ; elle avait beaucoup souffert aussi, on l'avait trompée, séduite.

LE DOCTEUR, vivement.

Séduite !

ADÈLE.

Oui, un compatriote, un Français.

LE DOCTEUR, avec anxiété.

Ah ! votre mère était française, et c'est sur la terre étrangère !...

ADÈLE.

Que sa fille a vu le jour. Séparée de celui qui fut mon père, elle reçut de Paris, pendant les premières années qui suivirent ma naissance, des lettres qui ne lui apportaient, hélas ! que de stériles consolations, et un espoir qui ne devait point se réaliser.

LE DOCTEUR, à part.

O mon Dieu ! mais cette histoire, c'est la mienne. (Haut.) Continuez, mademoiselle, continuez.

ADÈLE.

J'avais cinq ans à peu près, lorsqu'elle fut atteinte du mal cruel qui la conduisit au tombeau. Peu à peu ses forces s'en allaient ; un jour pourtant, un message plus rassurant arriva de France. Ma mère l'ouvrit d'une main faible et tremblante. En le lisant, ses yeux se voilèrent de larmes, sa poitrine battit avec violence, elle me pressa convulsivement sur son cœur : « Il m'appelle à lui, me dit-elle, partons, mon enfant, tu vas enfin voir ton père ! Partons ! » (Avec des sanglots.) Elle parut en effet, ma pauvre mère... le ciel venait de s'ouvrir pour elle !

LE DOCTEUR, à part.

Quelle terrible révélation !

ADÈLE.

Un ami était l'intermédiaire discret des confidences de ma mère et de son séducteur.

LE DOCTEUR, à part.

C'est elle ! ces regards, ces traits !... oh ! c'est elle !

ADÈLE.

A Paris, on me dit que cet ami était mort à l'armée, et je compris alors que, dans la vie de ma mère et dans la mienne, il y avait un mystère que Dieu seul pouvait me dévoiler.

LE DOCTEUR, à part.

Dieu et moi ! (Haut.) Et ces lettres ? ces lettres dont vous me parlez ?

ADÈLE.

Je les ai religieusement gardées, monsieur le docteur. Heureuse de ma mon infortune, brisée de n'avoir à maudire qu'un inconnu, dans quelques temps j'ai cessé toutes démarches, et depuis, depuis que j'ai rencontré André sur mon passage, je me félicite presque de n'avoir point écrit.

LE DOCTEUR, avec exaltation.

Oh ! maintenant, pour vous aimer, vous aurez une mère, un époux, un ami.

ADÈLE.

Que vous êtes généreux ! tant d'émotion... un si puissant intérêt...

LE DOCTEUR.

C'est que vous ne pouvez comprendre... j'avais une fille, moi aussi, une fille que j'adorais et que j'ai perdue...

ADÈLE.

Une fille ! vous ! (Avec douleur.) Morte peut-être !

LE DOCTEUR.

Oui, je l'ai crue morte; je l'ai pleurée comme on pleure une enfant bénie, mais j'espère maintenant que je la retrouverai, comme vous, sans doute, vous retrouverez votre père.

SCENE XIV.

LES MEMES, M^{me} LAGRANGE, ANDRÉ, MADELEINE.

M^{me} LAGRANGE, entrant pîensement, contenue par André, et suivie de Madeleine.

Bonjour, docteur, je me suis bien fait attendre, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR, vivement.

Je ne m'en plains pas, madame; car je gagne beaucoup à cette visite.

M^{me} LAGRANGE.

Quoi donc ?

LE DOCTEUR.

Nous en causerons une autre fois, longuement, à notre aise; et dans peu de temps, quand vous serez tout-à-fait rétablie, je compte qu'à la noce de votre fils, vous ouvrirez gaiement le bal avec moi... Oh ! je sais tout, je sais tout !

MADELEINE, à part.

Nos amoureux ont profité des instans.

M^{me} LAGRANGE, avec tristesse.

Hélas ! docteur, ce n'est pas moi qui voudrais mettre obstacle à leur bonheur !

ANDRÉ, avec joie.

Comment, ma mère, vous consentez ?

ADELÈ, de même.

Oh ! madame, que vous êtes indulgente et bonne !

LE DOCTEUR, montrant Adèle.

Ab ! mon cher André, quel trésor vous aurez là ! (À Adèle.) Ne rougissez pas, mademoiselle, les éloges ne sauraient être exagérés, quand il s'agit de vous. Le récit touchant et naïf de vos malheurs m'a intéressé plus vivement que vous ne pouvez l'être. Votre amour pour André est à l'évidence une preuve de pureté de votre âme.

(M^{me} Lagrange.) Il faut que ce mariage ait lieu, madame Lagrange, si le faut, je le répète, et nous nous occupons tous : vous, qui trouverez deux cœurs au lieu d'un ; eux, fiers de leur bonheur et du vôtre, et moi... oh ! moi, je vous le jure, je n'aurai plus rien à désirer... Allons, c'est décidé ; ne nous occupons plus maintenant que de votre santé.

M^{me} LAGRANGE.

Mes enfans, je vous en prie, laissez-nous seuls.

ANDRÉ.

Mais, ma mère...

LE DOCTEUR.

Allons, André, il faut bien satisfaire à une petite fantaisie de malade.

ANDRÉ.

Je me retire.

ADELÈ, d'un ton câlin, à M^{me} Lagrange.

Me permettez-vous de revenir tout-à-l'heure vous faire une visite intéressée ?

MADELEINE, à part.

C'est à revoir M. André qu'elle est intéressée.

Elle rentre dans la chambre de M^{me} Lagrange.

M^{me} LAGRANGE, à Adèle.

Revenez quand il vous plaira, mon enfant; n'êtes-vous pas déjà de la famille

ADELÈ.

Adieu, monsieur le docteur. A bientôt, monsieur André !

ANDRÉ.

A bientôt !

Il lui baise le sein, M^{me} Lagrange l'embrasse sur le front. Adèle sort par le fond.

LE DOCTEUR, à part, avec attendrissement.

Oh ! toute la grâce de sa mère !

ANDRÉ, à part.

Oh ! pardon, ma mère, si je vous désobéis.

Il feint de sortir et reste à la porte de sa chambre entr'ouverte. M^{me} Lagrange est dans un fauteuil, le dos tourné à André, le Docteur s'assied auprès d'elle.

SCENE XV.

M^{me} LAGRANGE, LE DOCTEUR, ANDRÉ, à la porte.

LE DOCTEUR.

Madame Lagrange, vous n'aimez donc pas votre fils ?

M^{me} LAGRANGE.

Vous savez trop bien le contraire pour que j'essaie de vous détromper, docteur.

LE DOCTEUR, de même.

Non, madame, je vous le répète, vous ne l'aimez pas.

ANDRÉ, à part.

Que dit-il ?

LE DOCTEUR, avec sévérité.

Vous semblez à plaisir retarder votre guérison; je ne le vois que trop, madame, vous ne suivez pas mes ordonnances.

ANDRÉ, à part.

Ses ordonnances ?

M^{me} LAGRANGE, baissant la voix.

Docteur, je vous en supplie, parlez plus bas; vous allez tout savoir. Je souffrais moins ces jours-ci, j'ai cru pouvoir me dispenser...

LE DOCTEUR, avec gravité.

C'est différent, madame; si vous savez mieux que moi ce qui doit vous être salutaire, mes visites sont désormais inutiles.

Il se lève.

M^{me} LAGRANGE, lui prenant la main.

Oh ! docteur, ne m'abandonnez pas, je vous promets d'être plus soumise à l'avenir.

LE DOCTEUR.

Voilà qui nous réconcilie; et pour première preuve de votre obéissance, vous allez suivre

exactly les lois que je vais vous imposer. J'ai décidé qu'un voyage dans les Pyrénées vous était indispensable, et vous partirez prochainement pour les eaux de Bagnères.

M^{me} LAGRANGE.

Comment! vous voulez...

LE DOCTEUR, avec conviction.

De ce voyage dépend votre guérison.

ANDRÉ, à part.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu!

M^{me} LAGRANGE, avec un soupir.

Mon pauvre André!

LE DOCTEUR, se levant.

Je comprends tout ce que cette séparation a de cruel pour vous; mais, je vous l'ai dit, il faut absolument vous éloigner pendant trois mois... il le faut. A demain donc ma dernière visite et une confiance de moi que vous accueillerez, j'espère, avec bonheur. (*Mouvement de surprise de la part de M^{me} LAGRANGE.*) A demain!

Il sort.

M^{me} LAGRANGE, appelant.

Madeline!... Ah! qu'André ignore cette ordonnance du docteur! Dieu sans doute me tiendra compte d'un tel sacrifice.

SCENE XVI.

M^{me} LAGRANGE, ANDRÉ, MADELEINE.

MADELEINE, entrant.

Me voici, madame. N'y a plus du mauvais, puisque M. le docteur s'en va si vite!

M^{me} LAGRANGE, à André qui s'est rapproché.

Ah! te voilà aussi!

ANDRÉ.

Eh bien, ma mère, que t'a prescrit le docteur?

M^{me} LAGRANGE.

Comme d'habitude, mon fils, rien. Le printemps est, dit-il, le seul remède à ma maladie.

ANDRÉ.

Tiens, bonne mère, si je l'osais, je t'adresserais une prière.

M^{me} LAGRANGE.

Dès que tu attends quelque chose de moi...

ANDRÉ.

Consultons un autre médecin.

MADELEINE.

C'est vrai, ça, on ne guérit pas les gens sans apothécaire.

M^{me} LAGRANGE.

Y penses-tu, André; la réputation du docteur est établie sur des faits; et tu as grand tort de douter de son dévouement et de sa science. D'ailleurs, j'ai foi en lui, et je ne consentirai jamais à m'adresser à un autre; je ne veux agir que d'après lui.

ANDRÉ, tristement.

C'est pour cela que tu fais tant de cas de ses ordonnances?

M^{me} LAGRANGE.

Je ne te comprends pas, André.

ANDRÉ.

J'étais là... je sais tout... de ce voyage dépend ta guérison!... Oh! ma mère!... ma mère!

Il se jette dans les bras de sa mère et sanglote.

M^{me} LAGRANGE.

Du courage... du courage, mon André... ne te désole pas ainsi. Tu veux donc que je me trouve plus à plaindre encore? (*A part.*) Ce n'est guère possible pourtant.

ANDRÉ.

N'as-tu pas entendu le docteur?

M^{me} LAGRANGE.

Et c'est ce qui te cause un si violent chagrin!

ANDRÉ.

Il te l'a dit. Point de guérison à espérer si tu ne vas pas à Bagnères respirer l'air natal.

M^{me} LAGRANGE.

Eh bien, j'irai, mon enfant.

ANDRÉ, sanglotant.

Mais tu sais bien que cela ne se peut pas, pauvre mère!

M^{me} LAGRANGE.

N'attendons-nous pas chaque jour une lettre de ton oncle? Mon frère m'aime, André... il a bon cœur, il est riche, et il ne nous laissera pas longtemps dans une gêne si cruelle.

ANDRÉ, avec désespoir.

Mais attendre, c'est la mort!... Si je l'osais, ma mère... le docteur est si noble, si généreux...

M^{me} LAGRANGE.

Garde-t'en bien, mon fils; nous ne lui devons déjà que trop... et puis, il faut de la dignité dans l'infortune.

ANDRÉ.

Tu as raison... oui, tu as raison; mais pour te sauver, ma mère, je ne sais ce que je ne ferai pas.

M^{me} LAGRANGE, avec reproche.

Oh! André!

ANDRÉ, exaspéré.

Pardon, bonne mère; mais ma tête s'égare, mon sang me brûle à l'idée d'une séparation dernière. (*Après une pause.*) Ainsi donc, si nous ne recevons pas de lettres, tu ne partiras point, tu me cacheras, pour ne pas les suivre, les ordonnances du docteur, tu souffriras encore en silence, seule, et puis peut-être enfin, un adieu... un adieu éternel!... (*Il se jette au cou de sa mère, l'embrasse à plusieurs reprises et sort désespéré, en disant:*) O mon Dieu! mon Dieu! ma mère! ma raison y succombe!

SCENE XVII.

M^{me} LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE, à part.

Que je suis bête de pleurer, comme si nous allions nous quitter, comme si j'allais voir partir ma bonne maîtresse, comme si nous avions da

déus pour la route, comme si tout ça pouvait être, comme si... C'est tout de même bien cuisant.

Elle s'appuie sur le manteau de la cheminée et sanglote.

M^{me} LAGRANGE, à part.

Que de tortures réservées à une mère !... Mourir ! mourir ! alors que j'avais cru à une résurrection presque miraculeuse. Oui, je le sens, un autre air m'est nécessaire, et je ne puis aller le respirer. N'importe, souffrons, souffrons encore, souffrons toujours ; mais surtout cachons nos douleurs à tout le monde. (A Madeleine) Tu pleures, Madeleine ?

MADELINE, pleurant tout haut.

Du tout, madame, du tout... Je dis que les médecins n'ont pas le sens commun, et que votre santé revient à vue d'œil.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ADELE.

ADELE, entr'ouvrant la porte.

Encore moi ! puis-je entrer ?

MADELINE.

Tiens, est-ce que vous n'êtes pas de la maison ?

M^{me} LAGRANGE.

Eh bien, on ne vient pas me serrer la main !

ADELE, entra, cachant quelque chose derrière elle.

Pardon, ma mère ; c'est une petite surprise, une grâce que j'implore.

MADELINE.

Vous demandez donc toujours ? vous n'en avez pas assez avec les vingt-deux lettres ?

ADELE.

Si, si... mais c'est un petit bonnet tout simple, tout mignon, que j'ai fait pour ma mère.

M^{me} LAGRANGE.

Un bonnet !...

ADELE.

Où ! dès que j'ai cru voir approcher votre convalescence, j'ai pensé dans ma joie à cette tête un peu souffrante qu'il fallait rajeunir, et voilà...

Elle présente le bonnet à M^{me} Lagrange.

M^{me} LAGRANGE.

Pauvre chère enfant !... je l'accepte avec bonheur.

ADELE, follement.

Oh ! que je suis contente ! merci, merci ! voyons s'il ira bien, essayons-le.

MADELINE.

C'est cela, essayons le bonnet de première sortie. (A part.) Essayons-le autant que possible.

ADELE, essayant le bonnet à M^{me} Lagrange.

Immobilité !... ne remuez donc pas la tête... là ! là ! comme ça il ne va pas mal au moins, n'est-ce pas, Madeleine ?

MADELINE.

On jurerait une jeune fille de quinze ans.

M^{me} LAGRANGE.

Veux-tu te taire, flatteuse !

MADELINE.

Si on peut dire !... Mais vous êtes gentille à

eroquer... je ne sais pas même si vous avez été malade.

M^{me} LAGRANGE.

Follet

MADELINE.

Oui, folle de vous voir heureuse.

ADELE.

Ce n'est pas tout encore.

MADELINE.

Comment, il y a autre chose ?

ADELE.

Oui, pour vous, des mitaines brodées.

MADELINE.

Pour moi ? je n'accepterai rien... je ne veux rien... Voyons si elles m'iraient !

ADELE.

J'en suis sûre, ça prête, c'est élastique.

MADELINE, les essayant.

Oui, c'est élastique, ça tient chaud, et puis c'est coquet ! j'ai l'air d'une princesse, d'une garde-champêtre ; s'avez-vous, mam'selle, que je grilla de vous punir de tout ça ?

ADELE.

Comment donc ?

MADELINE.

En acceptant.

ADELE.

Je serais bien plus punie si vous refusiez.

MADELINE.

Oh ! va-t-elle enragée Catherine la Bossue, avec son tablier tout flamant rouge ! et la grosse Dodine, qui ne jacasse plus que de sa robe lilas à dix-sept sous l'aune... Je ne leur parlerai plus que les mains en avant, comme ça... (elle fait le geste) afin que les mitaines leur crèvent les yeux ; je veux les éborgner avec mes mitaines brodées... Sont-elles jolies ! sont-elles jolies ! j'ai bien envie de vous embrasser.

ADELE.

Oui, embrassons-nous toutes, et vivent les belles mitaines, les jolis bonnets et la santé.

SCENE XIX.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, avec une profonde émotion et très-vite.

Oh ! ma mère ! ma mère ! partager ma joie, mon délire !

M^{me} LAGRANGE.

Qu'es-tu, mon fils ?

ANDRÉ.

Oh ! je suis le plus fortuné des hommes, et M. Estève en est le plus généreux ! Oh ! tenez, laissez-moi respirer, le sang m'étouffe ! je vis à peine... les larmes me brûlent... Oh ! que le bonheur fait de mal ! (A part.) Que je souffre !

ADELE, à part.

J'avais craint un malheur !

MADELINE.

C'est vrai, il nous fait rire et pleurer en même temps.

M^{ME} LAGRANGE.

Allons, mon André, parle, parle, et modère ton émotion.

ANDRÉ, toujours très-ému.

Eh bien, oui, je vais tout vous dire, tout vous conter, vous allez tout savoir, tout. (*A part.*) Je brûle!

M^{ME} LAGRANGE.

Nous écoutons.

ANDRÉ, de même.

Mon patron, M. Estève, m'a toujours donné des témoignages d'affection; mes appointemens, il les a déjà augmentés; les plus rudes fatigues du bureau, il me les épargne; je suis celui de ses commis qu'il aime le plus.

M^{ME} LAGRANGE.

Eh bien?

ANDRÉ, avec une émotion toujours croissante.

Eh bien! il vient tout-à-l'heure de mettre le comble à ses bontés... J'entre, personne n'était là, ni Léopold ni le caissier... (*hors de lui*) le caissier n'y était pas!... M. Estève arrive, il me serre la main, comme le ferait un père à son fils, et il y glisse... (*A part.*) O mon Dieu! pitié! (*haut*) un billet de banque, un billet de mille francs, ma mère! Tenes, la voilà; presque les appointemens de l'année.

MADELINE.

Nous achèterons un château!

M^{ME} LAGRANGE.

Quel noble cœur!

ADELE.

Quel brava homme!

ANDRÉ, changeant de ton.

Oh! nous les lui rendrons, ma mère, il ne faut pas que sa générosité l'entraîne trop loin, il faudra lui rendre tout cela, n'est-ce pas?

M^{ME} LAGRANGE.

Oui, mon fils.

ANDRÉ.

Et maintenant vous partirez pour les caux,

vous recouvrirez la santé, la vie; vous nous reviendrez plus heureuse, et nous... Oh! nous!... ah! que le bonheur est lourd à porter!

M^{ME} LAGRANGE.

Je suis plus forte que ça, moi.

MADELINE.

Quelqu'un monte!

ANDRÉ, à part.

Je tremble!

ADELE.

Le docteur, sans doute.

MADELINE.

Non, c'est M. Popold.

ADELE, avec effroi.

Lui!

MADELINE, à Adèle.

Accrochez-vous à moi, mam'selle.

ANDRÉ, à part.

J'ai peur!

SCENE XX.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

Pardon, mesdames et la compagnie... André, le patron a besoin de vous parler à l'instant.

ANDRÉ, trouble par les regards de Léopold.

Moi?... M. Estève!

LÉOPOLD.

Oui, vous.

M^{ME} LAGRANGE.

Va, mon enfant, va le remercier, pour toi, (*montrant Adèle*) pour elle, et pour ta mère.

ANDRÉ, se soutenant à peine.

J'y vais, j'y vais.

MADELINE, à Léopold.

On y va; prenez les devans, monsieur Popold.

ANDRÉ, sortant accablé; à part.

Je suis perdu!

ACTE DEUXIEME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau. Le fond est un grand vitrage avec un rideau vert à hauteur d'homme. Le coin de la chambre à la droite du spectateur, est occupé par un carreau grillé, sur le haut duquel est un écriteau portant le mot *Calise*. On aperçoit au travers un coffre-fort, une table couverte de papiers et cartons. Sur le premier plan, à gauche, est une table chargée aussi de papiers et cartons; la paille est à droite, et placée parallèlement. Derrière celle de droite, est un porte-registre avec un grand livre. Une chaise est devant chaque table, et une autre est contre la grille, sous le mot *Calise*. Porte ou fond; une latérale à gauche.

SCENE PREMIERE.

BERNARD, à son bureau, la tête appuyée dans sa main.

la justice font entendre leur voix, et je suivrai la résolution que j'ai prise.

SCENE II.

BERNARD, ESTÈVE.

ESTÈVE, entrant par la porte vitrée du fond.

Vous m'avez fait prier de descendre à la caisse, Bernard... pourquoi n'êtes-vous pas monté à mon cabinet?

BERNARD, *sortant du grillage, et s'arrêtant devant la petite porte qui en ferme l'entrée.*

Parce que je suis ici sur mon terrain, monsieur... ce carré m'appartient; c'est ma propriété, mon domaine... j'y commande, j'y trône, et je dois y être obéi.

ESTÈVE.

Eh bien, est-ce qu'il y aurait révolte combinée entre vos deux commis ?

BERNARD.

Non, point révolte, monsieur... pis que cela.

ESTÈVE.

Diable ! une conspiration, un attentat.

Ils descendent la scène.

BERNARD.

Oh ! ne plaisantez pas, monsieur... ceci est très-sérieux, très-grave... ceci est solennel... Il y va de l'avenir d'un jeune homme, de l'honneur d'une famille.

ESTÈVE.

Parlez, ja vous écoute.

BERNARD.

Je réclame votre signature apposée au bas de cette plainte que j'achevais de rédiger quand vous êtes entré, et qui, dans quelques heures, sera remise au procureur du roi.

ESTÈVE.

Une plainte ! le procureur du roi !... expliquez-vous.

BERNARD.

Vous comprendre, monsieur, la rigoureuse nécessité de ma demande, lorsque vous saurez qu'hier un vol a été commis chez vous.

ESTÈVE.

Un vol !

BERNARD.

Dans la caisse. Je suis responsable des sommes qu'elle renferme, et il va de mon honneur de ne rien négliger pour arriver au châtiment du coupable.

ESTÈVE.

Oh ! Bernard, vous m'affligez doublement !... Votre prohibé ne vous met-elle point à l'abri de tout injurieux soupçon ?

BERNARD.

Ja suis vivement touché de cette nouvelle preuve de confiance, monsieur ; mais, à mon grand regret, je ne puis être aussi indulgent que vous ; il y a récidive.

ESTÈVE.

Il serait possible ?

BERNARD.

Une première fois, j'ai déjà, sans vous en prévenir et à mes dépens, comblé le vide.

ESTÈVE.

C'est justement ce que je ne veux pas.

BERNARD.

En cela, je n'ai fait que mon devoir, et jerois la faire encore aujourd'hui en m'adressant aux magistrats.

ESTÈVE.

Et à combien se monte la première perte ?

BERNARD.

A cinq cents francs.

ESTÈVE.

Et la seconde ?

BERNARD.

A mille !

ESTÈVE.

Je craignais un plus grand malheur.

BERNARD.

Il peut arriver, monsieur... Qui vous dit que celui qui a volé hier mille francs n'en volera pas demain dix mille !

ESTÈVE.

Nous veillerons, nous veillerons, et je vous prie, à mon tour, de ne donner aucune suite à ce fâcheux événement. Il me semblerait douloureux de comparaître devant un tribunal, la dignité de ma maison pourrait y perdre quelque chose... taisons-nous.

BERNARD.

Comment ! vous ne contre-signerez point ma déposition ?

ESTÈVE.

Je l'avoue, vous tenteriez vainement de m'y résoudre.

BERNARD.

En ce cas, monsieur, je vais vous rendre ces clefs que vous m'avez si loyalement confiées, libre à vous de m'accuser de les avoir gardées avec trop de négligence.

Il s'incline et va pour sortir, Estève l'arrête.

ESTÈVE.

Oh ! Bernard, vous ne me quitterez pas... ja vous ai toujours traité en ami... vous n'exécutez pas cette menace.

BERNARD.

Monsieur Estève, mes enfants n'ont à attendre d'autre héritage qu'un nom sans tache, et ja ne veux pas qu'après moi on puisse leur dire qu'un déficit a été trouvé dans cette caisse que moi seul avais le droit d'ouvrir.

ESTÈVE.

Qui le sanra ?

BERNARD.

Ainsi donc, pour assurer ma réputation, il faut que je me taise ! Oh ! non pas, non pas ! ja parlerai, et je parlerai haut.

ESTÈVE.

Mais toutes démarches bruyantes n'aboutiront qu'à un résultat infructueux.

BERNARD.

Peut-être.

ESTÈVE.

Vous me faites trembler. Auriez-vous déjà quelques soupçons ? parles sans crainte ; ce que nous allons dire mourra entre nous.

BERNARD, bas.

Eh bien, j'ai la certitude que le voleur n'est pas étranger à la maison.

ESTÈVE, de même.

Je réponds de mes domestiques.

BERNARD, de même.

Je vois que vous m'avez compris.

ESTÈVE, se tournant vers la table de gauche.

En effet, ce jeune homme, je l'ai su depuis peu, mène une vie débauchée; il est dissipé, paresseux, joueur; il faut enfin le chasser, qu'il aille se faire fêtrer autre part.

BERNARD, de même.

Nous ne nous entendons pas.

ESTÈVE, de même.

Comment! n'est-ce pas de Léopold qu'il est question?

BERNARD, de même.

Non, monsieur... Léopold peut avoir tous les défauts et les vices que vous lui reprochez; mais je vous atteste qu'il était absent quand le vol a dû être commis.

ESTÈVE, de même.

Qui donc accusez-vous?... André est inespérable... Vous baissez les yeux! vous ne vous joignez point à moi pour proclamer l'innocence de cet honnête jeune homme! (Silence de Bernard. Après une pause, Estève continue.) O Bernard! Bernard! dites-moi, je vous en supplie, que vous n'élevez aucun doute sur sa probité; j'ai besoin, plus que jamais, d'entendre son éloge dans votre bouche. (Grand silence.) Quel! pas un mot! (Silence.) Non, non, j'interprète mal votre silence... Comment, vous croyez...

BERNARD, très-bas.

Je ne crois pas, je suis sûr.

ESTÈVE, bas.

Vous l'avez donc vu?

BERNARD, très-bas.

Ja vous le répète, j'en suis sûr.

ESTÈVE.

Oh! vous vous trompez, vous vous trompez, et vous refusez maintenant ma signature serait un outrage qu'André ne mérite pas. Donnez, donnez. (Il va signer.) Pauvre malheureux jeune homme, ma signature est la réhabilitation.

BERNARD.

Je vous remercie, monsieur, de votre condescendance.

Il a gagné la droite.

ESTÈVE.

Cependant, Bernard, avant d'agir, il importe pour vous, pour moi, pour André, que nous tentions une épreuve.

BERNARD.

Que voulez-vous faire?

ESTÈVE.

Les circonstances en décideront; demain vous porterez votre plainte.

BERNARD.

A demain donc!

SCENE III.

LES MÉNAGES, LÉOPOLD.

Léopold arrive le cigare à la bouche, il le jette en apercevant M. Estève.

LÉOPOLD, à part.

Diavolo! le patron! il y aura de l'orage.

BERNARD, sévèrement.

Vous arrivez bien tard, monsieur!

LÉOPOLD.

La rue Saint-Georges est fort éloignée. (À part.) Et j'ai fait une pause à l'estaminet.

ESTÈVE.

J'aime plus d'exactitude, entendez-vous!

LÉOPOLD.

J'étais déjà venu ce matin, monsieur.

BERNARD, avec bonté.

C'est vrai. Quelle réponse de la part de la maison Hertz?

LÉOPOLD.

On a reçu avis, on payera la traite.

BERNARD.

Et M. Joussaud?

LÉOPOLD.

Il accepte les papiers de Londres.

BERNARD.

C'est bien, mon ami; mettez-vous à la besogne, et achevez cette correspondance de Francfort.

LÉOPOLD.

Oui, monsieur.

ESTÈVE.

Et nous, allons nous occuper de notre fidèle André. (À Bernard.) Vous avez beau dire, André n'est pas coupable.

BERNARD.

Peut-être avant la fin de la journée vous aurez-je fourni la preuve du contraire.

ESTÈVE.

Quel est votre dessein?

BERNARD.

Vous le saurez, monsieur.

Ils sortent par la gauche.

SCENE IV.

LÉOPOLD feuillette le registre pendant la sortie d'Estève et de Bernard, et vient s'asseoir en disant :

C'est drôle, M. Bernard qui m'a appelé son ami! ça ne lui était jamais arrivé; et le patron qui grossissait sa voix en me parlant... est-ce qu'il croirait me faire peur? Allons donc, ma mauvaise réputation me sauve, le bruit ne m'épouvante pas, et la preuve, c'est que j'en ferai aujourd'hui, à moins qu'on ne s'exécute de bonne grâce.

SCENE V.

LÉOPOLD, ANDRÉ.

André, entrant, jette sur Léopold et sur la cause des regards inquiets, et va s'asseoir à l'autre table.

LÉOPOLD, continuant, à part.

Voici mon homme; attaquons-la dans les formes, la mine est bonne à exploiter, et il y a bien des frais de billard payés au bout de cette explication. (Haut.) André!

ANDRÉ.

Vous m'interrogez?

LÉOPOLD.

André, savez-vous ce que c'est qu'un bloc de longueur ?

ANDRÉ.

Non.

LÉOPOLD.

C'est un des plus beaux coups du noble jeu de billard.

ANDRÉ.

Je ne connais presque aucun jeu.

LÉOPOLD.

Oui, presque, mais moi je les connais tous... Figurez-vous qu'hier, à l'estaminet du Renard, où l'on fait queue pour voir jouer, une partie sérieuse était en train; j'avais vingt-un points, et Jules, dit le *Crochu*, à cause des coups *idem* auxquels il excelle, n'en avait que quatre. Je jouais donc pour trois; je prends la bille admirablement, elle visite le fond de la blouse, et elle débloque.

ANDRÉ.

Eh bien ?

LÉOPOLD.

Eh bien! Jules à demi enfoncé continue, et de carambole en carambole, de raccrocs en raccrocs il m'enfoncé à mon tour radicalement.

ANDRÉ.

Pourquoi jouer-vous ?

LÉOPOLD.

Tiens, pour jouer d'abord, ensuite pour gagner. Mais là n'est pas la question, (*il se rapproche d'André*) elle est dans ceci : j'ai joué, j'ai perdu; nous sommes au 3 du mois, et je n'ai pas le sou.

ANDRÉ.

C'est un malheur qui devrait vous corriger.

LÉOPOLD.

Oui, mais c'est un malheur que j'espère bien vous voir m'aider à réparer.

ANDRÉ.

Moi ?

LÉOPOLD.

Oui, vous, André.

Il prend la chaise qui est près de la table d'André.

ANDRÉ.

Mais vous savez que je suis peu fortuné, que ma mère est à peine convalescente, que je lui consens toutes les semaines, et que mes appointements sont fort modiques?...

LÉOPOLD.

Avec de l'industrie on se fait des ressources.

ANDRÉ.

Je n'ai pas d'autre industrie que ma plume.

LÉOPOLD.

Bah! bah! il est certains *procédés* qui font gagner leur *offet*, et qui rapportent beaucoup plus que les appointements.

ANDRÉ, à part.

Grand Dieu! (*Haut.*) Que voulez-vous dire ?

LÉOPOLD.

C'est un bloc de longueur que je cherche à vous faire comprendre.

Il tombe à cheval sur la chaise.

ANDRÉ.

Voyons, expliquez-vous mieux, Léopold.

LÉOPOLD.

C'est clair comme de l'eau de roche... Je n'ai pas le sou, le mois est long, et je vous prie de me prêter un peu d'argent.

ANDRÉ.

Je vous le répète, je n'en ai point!

LÉOPOLD.

Vous pouvez en avoir.

ANDRÉ.

Comment ?

LÉOPOLD.

Cherchez.

ANDRÉ.

Emprunter sur l'avenir ?

LÉOPOLD.

Je le veux bien, emprunt forcé.

Il revient au milieu de la scène, et André s'approche graduellement de lui.

ANDRÉ, effrayé.

Que dites-vous ?

LÉOPOLD.

Écoutez; vous êtes un excellent sujet, délicat, timide contre les remontrances, modeste, laborieux, en un mot un modèle de toutes les perfections; moi, je suis un mal-élevé, un joueur, un paresseux, un libertin; je me révolte aux gronderies, je fais peu de besogne et souvent fort mauvaise, en un mot je suis le modèle de toutes les imperfections.

ANDRÉ.

Vous vous jugez bien sévèrement.

LÉOPOLD.

Du tout, je me rends justice... Or donc, ceci bien posé, il en résulte que si un... malheur arrive dans une maison, et qu'il faille accuser de ce malheur vous ou moi, c'est sur moi seul que se porteront les soupçons. Est-ce clair, et comprenez-vous enfin le bloc de longueur ?

ANDRÉ.

Je vous en prie, expliquez-vous plus nettement encore, je suis dans une inquiétude...

LÉOPOLD.

Puisqu'il est nécessaire de vous mettre des barres sur les *t* et des points sur les *i*, voici : J'ai besoin d'argent, il faut que vous m'en prêtiez, et comme je veux que ce soit mon dernier mot, je vous laisse un moment seul, le caissier n'y est pas...

ANDRÉ, hors de lui.

Malheureux! que dites-vous ?

LÉOPOLD, froidement.

Je dis que j'ai des yeux qui voient parfois en travers des portes vitrées, et qu'hier quand je rentrais... Mais je suis le plus discret des hommes... Est-ce entendu ?

ANDRÉ, furieux.

Si bien entendu, Léopold, que j'aurai votre vie ou que vous aurez la mienne.

LÉOPOLD.

Ce n'est plus ça, c'est de l'argent que je demande, c'est de l'argent que j'exige!

ANDRÉ, à demi-voix, et frénétiquement.

O fatalité!... Eh bien, oui, j'ai commis un crime, un crime horrible!... ma mère souffrait, elle avait besoin de secours, elle était à son lit de mort, j'ai volé pour sauver ma mère, j'ai volé pour ne pas vivre orphelin; j'ai volé parce que je n'avais pas de quoi payer une tombe pour ma mère; j'ai commis un crime, un crime épouvantable, vous l'avez appris, Léopold, il faut que vous ayez ma vie... ou moi la vôtre!

Fausse sortie.

LÉOPOLD.

Cela ne me donnerait pas un petit écu de bédée.

ANDRÉ, le prenant au collet.

O misérable! suis-moi.

LÉOPOLD.

A la caisse? pas si bête. Allez-y seul.

ANDRÉ.

Ah! c'en est trop! et pour que ce secret meure entre nous deux, Léopold, je veux ta vie, entends-tu?

LÉOPOLD.

J'entends, moi, qu'il me faut de l'argent, et que si vous ne m'en donnez pas, M. Estève...

Ils luttent; Léopold est renversé sur la table à droite.

Adèle et Madeleine entrent.

ADÈLE, paraissant au fond.

Ciel!

ANDRÉ.

Silence!

LÉOPOLD.

Voici votre Dulcinée!

ANDRÉ, bas.

Vous auriez ce que vous me demandez.

LÉOPOLD.

A la bonne heure, vous finissez par comprendre ce que c'est qu'un bloc de longueur.

SCENE VI.

MADELEINE, ADÈLE, ANDRÉ, LÉOPOLD.

ADÈLE.

Que faisiez-vous, messieurs?

ANDRÉ, troublé.

Rien... oh! rien, mon amie, une lutte, un jeu.

LÉOPOLD.

Où, mademoiselle, nous essayions nos forces... il est plus vigoureux que moi... mais j'ai plus d'adresse que lui.

MADELEINE.

Ah! monsieur André, il ne faut pas plaisanter avec les chiens hargneux.

LÉOPOLD.

Vous êtes bien bonne.

ANDRÉ, à part.

Que je souffre! ô mon Dieu!

LÉOPOLD, à Adèle.

Vous êtes bien troublée, mademoiselle!

ANDRÉ.

En effet, vous êtes pâle... un malheur vous menace-t-il?... ma mère...

ADÈLE.

Non, au contraire... Un navire est arrivé, apportant une lettre de votre excellent oncle; elle est touchante, ses témoignages d'affection sincères, et si je ne vous dis pas tout, c'est afin de laisser une joie de plus à votre mère, allons, allons vite la rejoindre.

LÉOPOLD, bas à André.

Doucement, mon cher, et moi? cela presse aussi.

ANDRÉ, bas.

Je tiendrai ma parole.

MADELEINE.

C'est bien, laissez-les veoir, il n'a que trop l'occasion de vous parler et de vous voir.

ANDRÉ, à part.

O malheure! (Haut.) Venez, Adèle.

LÉOPOLD, bas à André.

A quand?

ANDRÉ, bas à Léopold.

A ce soir, à tout-à-l'heure.

ADÈLE, à part, regardant Léopold avec crainte.
Cet homme-là me fait peur.

Ils sortent.

LÉOPOLD, à la porte.

A bientôt, mon ami André, ne m'oubliez pas, je vous attends. (A Adèle et à Madeleine.) Mesdemoiselles, je suis tout votre des pieds à la tête.

SCENE VII.

LÉOPOLD, assis à la table à gauche.

Peste soit de cette petite fille qui est venue là si mal à propos; n'importe, ce qui est différé n'est pas perdu, je tiens mon homme bloqué au grand coin, et j'espère bien le forcer à jouer un beau double à mon profit. Maintenant, je n'ai plus à m'occuper des mises à l'estaminet du Renard, André les fera pour moi. Et après tout, ce n'est pas à lui que cela coûtera le plus cher.

SCENE VIII.

LÉOPOLD, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

M. Estève est-il chez lui?

LÉOPOLD.

Je vais le faire prévenir de votre arrivée par un garçon de caisse, monsieur le Docteur. (Appelant.) Moreau! (Le garçon paraît.) Allez prier M. Estève de descendre pour un instant.

Le garçon sort.

LE DOCTEUR, à part.

Ma fille! j'ai retrouvé ma fille!... Ah! chère enfant, je suis impatient de réparer près d'elle mes torts envers sa mère.

LÉOPOLD, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, le docteur? il bat la breloque... voici le monsieur... à la besogne.

* Adèle, André, Madeleine, Léopold.

SCENE IX.

LÉOPOLD, ESTÈVE, LE DOCTEUR.

ESTÈVE.

Eh! bonjour, cher docteur, que c'est bien à toi d'être venu me voir!

LE DOCTEUR.

Une affaire importante que j'ai à te communiquer me conduit, ce matin, près de toi.

ESTÈVE.

Merci de t'être souvenu de mon dévouement et de mon amitié. (*À Léopold.*) Léopold!

LÉOPOLD.

Monsieur!

ESTÈVE.

Voici des papiers à remettre, le plus tôt possible, chez mon courtier maritime, vous savez?

LÉOPOLD.

Oui, monsieur.

ESTÈVE.

Il n'y a point de réponse.

LÉOPOLD, *à part, en prenant son chapeau.*

Point de réponse, bravissimo! le marqueur de l'estaminet du Renard fera cette course-là, et moi... (*Il fait le geste de pousser une queue de billard.*) Encore un bloc de longueur au patron.

SCENE X.

ESTÈVE, LE DOCTEUR.

ESTÈVE.

Et maintenant que nous sommes seuls pour quelques minutes, qu'as-tu, mon ami? dis-moi, que t'est-il arrivé? Cette émotion...

LE DOCTEUR.

Où tu ne peux la comprendre encore. Écouter tu te rappelles le court séjour que, dans notre sanglante retraite de Moscou, nous fîmes à Wilna.

ESTÈVE.

Oui, nous y passâmes quelques jours, moi, à peine sorti de l'école militaire, sous-lieutenant dans le 42^e de ligne, toi, échappé des hanches classiques, officier de santé sous Berthier.

LE DOCTEUR.

C'est bien cela. L'ennemi nous cernait de près, les lances des Cosaques, d'accord avec l'hiver, ne nous laissaient point de repos, nous dûmes rejoindre à marches forcées le gros de l'armée.

ESTÈVE.

Et tu manques à l'appel... tu fus fait prisonnier.

LE DOCTEUR.

Erreur, mon ami, erreur que j'ai laissé partager à tout le monde.

ESTÈVE.

Pourquoi? Dans quel but?

LE DOCTEUR, *bas.*

C'est que je m'étais déshonoré.

ESTÈVE.

Déshonoré! Tu m'épouvantes!

LE DOCTEUR.

Laisse-moi achever. J'étais logé dans un fanbourg éloigné de la ville lorsque les trompettes sonnèrent le boute-selle, je voulus descendre et rejoindre mon régiment; un poste avancé de Kaimoucks placés en embuscade pour s'emparer des trainards était presque au pied de la maison que j'occupais. Je remontai chez moi; mais sur l'escalier que je gravissais en toute hâte, je heurtai sans le vouloir une jeune fille. — Pardon, mademoiselle, lui dis-je avec précipitation, oubliant qu'elle pouvait ne pas me comprendre, pardon. — Vous êtes Française, me dit-elle avec inquiétude, moi aussi, monsieur, je suis Française. Oh! rentrez, rentrez chez moi, j'espère qu'on ne viendra pas vous y chercher.

ESTÈVE.

Poursuis, poursuis.

LE DOCTEUR.

Adèle de Nérès avait voulu suivre son frère. Celui-ci, capitaine dans la vieille garde, le bravement se faire tuer à Smolensk, tandis que sa sœur, saisie d'une fièvre ardente et abandonnée aux soins d'une jeune Saxonne, se vit contrainte de s'arrêter à Wilna. Oh! qu'elle me pardonne, celle que Dieu a trop tôt rappelée auprès de lui. Adèle, j'aurais dû la respecter, la vénérer comme une protectrice, une envoyée du ciel; je la trompai, je lui parlai légèrement d'amour, de mariage... Elle succomba...

ESTÈVE.

Ne pouvais-tu l'épouser?

LE DOCTEUR, *à demi-voix et baissant la tête.*

Ma femme vivait encore. Je pus enfin, avec un débris de notre arrière-garde, quitter Wilna, où je fus forcé de laisser ma victime en larmes, lui promettant de la rejoindre en des temps meilleurs. Notre correspondance fut active; je lui écrivis souvent, sous un nom supposé, comme nous en étions convenus, afin qu'elle fût à l'abri de toute investigation de la part de nos ennemis.

ESTÈVE.

Eh! bien!

LE DOCTEUR.

Eh bien! elle devint mère et mourut cinq ans après, en confiant son enfant à la charité d'une servante qui disparut sans que j'aie jamais pu la retrouver.

ESTÈVE.

Et aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Aujourd'hui ma fille m'est rendue, et je suis libre... Sa naissance, sa vie de seize ans passés dans les souffrances, tout m'est connu; et mes lettres religieusement gardées par l'infortunée ne peuvent plus me laisser aucun doute.

ESTÈVE.

Enfin, cette jeune fille?

LE DOCTEUR.

Tu vas d'abord lui écrire que tu as reçu des

nouvelles de son père qui ne tardera pas à la rejoindre; puis, que tu as ordre de lui compter vingt mille francs sur la fortune qui lui revient.

ESTÈVE.

Cela est bien, mon ami, je vais exécuter tes volontés. Bon nom.

Estève va s'asseoir à la place d'André et écrit.

LE DOCTEUR.

Adèle de Nérès.

ESTÈVE.

C'est dit. (Il appelle.) Moreau ! (Le garçon paraît.) Attendez un instant. (Au Docteur.) Je lui écris de venir toucher ces vingt mille francs à ma caisse. Voilà bien du bonheur pour une jeune fille.

LE DOCTEUR, avec joie.

Pauvre enfant !

ESTÈVE, à Moreau.

Portez cette lettre... (Au Docteur.) Sa dameure ?

LE DOCTEUR.

Rue Saint-Georges, 19.

ESTÈVE, se levant.

Dans la même maison que l'un de mes commis.

Il donna la lettre à Moreau qui sort.

LE DOCTEUR.

Oui, André Lagrange, un noble cœur, un probe jeune homme, qui, depuis quelques temps, aime Adèle et en est vivement aimé. Oh ! je les unirai, mon cher.

ESTÈVE, vivement.

Les noir ! (Il se lève et se rapproche du Docteur.) Adèle et André ? (Après réflexion.) Attends, crois-moi, attends encore.

LE DOCTEUR.

Pourquoi ?

ESTÈVE.

J'ai mes raisons; tu les sauras demain.

LE DOCTEUR.

Que dis-tu ? tu m'épouvantes. Ne m'as-tu pas souvent parlé de lui avec les plus grands éloges ?

ESTÈVE.

Oui, ma bienveillance accoutumée...

LE DOCTEUR.

Cette gratification dont tu as récompensé son zèle...

ESTÈVE, rapidement.

Une gratification, dis-tu ?

LE DOCTEUR.

Hier, mille francs !... Allons, allons, n'ajoute pas à ta bonne action le mérite de la cacher.

ESTÈVE, à part, avec douleur.

Mille francs ! hier !... plus de doute !

LE DOCTEUR.

C'est sa mère qui vient de me l'apprendre.

ESTÈVE, à part.

Ah ! le malheureux ! (Haut.) Ne te hâte pas de conclure ce mariage.

Il a gagné la gauche.

LE DOCTEUR.

Je tremble.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ESTÈVE, ANDRÉ.

Estève remonte la scène.

ANDRÉ, entrant tout ému, à part.

Ciel ! quelqu'un ici ! quel malheur !

ESTÈVE, à part, en apercevant André.

C'est lui ! prévenons d'abord Bernard, et puis qu'il veut tenter cette épreuve, laissons André seul ici. (Haut.) Vous voilà, André !

ANDRÉ.

Pardon, monsieur, une affaire importante a nécessité mon absence pendant un quart d'heure.

ESTÈVE.

Quelle affaire si pressante... Cela ne se renouvellera plus, je l'espère. (Il va regarder à la porte à gauche.) Bernard ! (Celui-ci paraît.) Prenez vingt mille francs en billets, et apportez-les moi dans mon cabinet.

Bernard va à la caisse, l'ouvre, prend les billets.

ANDRÉ, avec vivacité, au Docteur.

Bonjour, docteur... il y a maintenant de la joie dans la maison, et je m'estime heureux que vous y soyez pour quelques choses.

André va à sa place.

ESTÈVE, revenant prendre le Docteur par le bras.

(Toujours avec dignité.)

Venx-tu passer dans mon cabinet, cher docteur ? (Montrant Bernard.) Voici une personne devant laquelle il est urgent que nous reprenions notre conversation.

LE DOCTEUR, à part.

Qua vais-je apprendre, ô mon Dieu ?

Estève et le Docteur sortent.

ESTÈVE, à la porte.

Bernard, je vous attends.

Bernard le suit très-vite, et laisse la porte de la caisse ouverte.

SCENE XII.

ANDRÉ, puis LÉOPOLD.

ANDRÉ, regardant.

La caisse est ouverte; la clef me protège ! hâtons-nous de restituer cet argent.

Il va vers la caisse.

LÉOPOLD, entr'ouvrant la porte.

Eh bien ! André, est-ce fait ?

ANDRÉ.

Taisez-vous !

LÉOPOLD.

J'entends, j'entends, vous désirez que je m'éloigne... on s'en va, on s'en va.

Il sort.

SCENE XIII.

ANDRÉ, avec joie.

Où, où, je vais enfin sauver mon bonheur, celui de ma pauvre mère, et redevenir digne de l'amour d'Adèle... Allons, allons, je suis seul.

Il fouille dans sa poche, en tira un papier, s'approche de la cuisine, l'ouvre, et au moment où il plonge la main dedans, entrent Bernard, Estève et le Docteur.

SCENE XIV.

ANDRÉ, BERNARD, ESTÈVE, LE DOCTEUR, puis LÉOPOLD.

ESTÈVE, avec force lorsqu'André est sorti du grillage.

Misérable! craignez le baigne!

Il prend André par le bras, et l'entraîne rudement près de la table à droite.

BERNARD.

Me croirez-vous maintenant, monsieur?

ESTÈVE.

Oh! mai qui l'eût tant! Il me remercie par un tel abus de confiance!

BERNARD, à Estève.

Dites le mot, monsieur, par un troisième vol.

André tombe sur une chaise, et part d'un violent éclat de rire.

ESTÈVE, avec menace.

Eh quoi! votre âme n'a-t-elle pas même le courage du remords?

André rit encore.

LE DOCTEUR, à part.

Oh! ma fille! ma fille!

BERNARD.

Poiet de grâce, monsieur, point de grâce! le crime est là, pataol, avéré, et voyez...

Il va à la cuisine.

ESTÈVE.

Savez-vous bien, André, que vous avez franchi le premier pas qui conduit à l'échafaud?

André rit toujours.

BERNARD, revenant avec une lettre.

Que vois-je! une lettre à votre adresse!

ESTÈVE.

Que signifie?... voyons vite! (Il prend la lettre, l'ouvre, et lit tout haut.) Écriture inconnue! « Je » rends aujourd'hui ce que j'ai volé. Demain, » peut-être, j'aurai la force de me faire connaître, » de me jeter aux genoux de mon bienfaiteur et » de lui dire: Grâce! pitié! »

Estève déploie la lettre qui renferme aussi un billet de banque.

BERNARD.

Et mille francs avec cela?

ESTÈVE.

Et le premier vol?

BERNARD.

Oh! plus de doute ce n'était pas lui!

LE DOCTEUR.

André! bon André! (André part d'un éclat de rire. Le regardant.) Ciel! cette pâleur mortelle... ce rire convulsif...

André rit de nouveau aux éclats. Moment de silence, pendant lequel le Docteur, après avoir fait un pas vers André, comme pour aller lui serrer la main, s'arrête, lui tâte le pouls et le cœur, le regarde fixement et demeure stupéfait. André rit de temps à autre pendant ce jeu de scène.

LÉOPOLD, montrant sa tête à la porte d'entrée, à part.

Pincé!

Il va se placer à son bureau.

SCENE XV.

LES MÊMES, ADELE, M^{lle} LAGRANGE, MADELEINE.

MADELEINE.

Ah! nous y voici enfin... dites-lui votre bonheur, mademoiselle.

ADELE, montrant une lettre à André.

Où, André, la joie est venue nous visiter dans notre maison, et je suis riche aussi, maintenant.

André se lève, regarde fixement Adèle et part d'un nouvel éclat de rire.

M^{lle} LAGRANGE.

Il rit enfin; il a donc retrouvé le bonheur!

LE DOCTEUR.

Il a perdu la raison!

TOUS.

Ciel!

* A cette dernière scène les acteurs sont ainsi placés: Léopold, Estève, M^{lle} Lagrange, Bernard, Adèle, le Docteur, André, Madeleine.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente une cour avec de hautes murailles. Petite porte verrouillée ; grande porte avec un judas et une clochette. A droite, sur le même plan, ouverture d'un ébénier. Croisée avec fortes grilles en bois sur un plan plus éloigné.

SCENE PREMIERE.

LÉOPOLD, seul.

Ils appelaient cela une maison de correction, je voudrais bien savoir qui s'y corrige. Des filous, des escrocs, des vagsabouds, des industriels de toute sorte, venant y explorer des sottises de jeunesse, et moi, au milieu de cette canaille. En vérité, c'est déboursant pour mes principes. Ils sont là, enfermés dans de vastes salles, et à moi seul, ils permettent de me promener dans cette cour. Ici, des malfaiteurs ; là, des fous, des malheureux qui ont perdu la raison, sans doute parce qu'ils avaient perdu leur argent ; et vivre au milieu de tout ce monde... pendant cinq ans, sans billard, sans estaminet, sans coups crochus, sans blocs de longueur, et cela, pourquoi ? pour une première soustraction dont on a long-temps accusé le petit André. Il n'y a que les multiplications qu'on ne punit pas chez nos banquiers... Allons, allons, la résignation étant la plus précieuse qualité de l'infortuné, résignons-nous. Encore si la journée qu'ils m'ont faite hier devait avoir des sœurs ; bien gobergé, bien bumeeté, Bordeaux pur, je l'ai reconnu au passage ; ils ont besoin de moi pour une épreuve ; mais quelle épreuve ? encore s'ils pouvaient me corriger ? Mais, bah ! *La garde meurt, elle ne se rend pas.* Ah ! voilà l'introduit des ambassadeurs.

SCENE II.

LÉOPOLD, UN FOU.

LÉOPOLD.

Il saute toujours, lui ; c'est le plus sage de tous les fous.

LE FOU, saluant avec noblesse.

Sa majesté n'est pas encore de retour, monseigneur le comte ne peut être admis... pifi

Il fait un bond et une grimace.

J'attendrai.

LÉOPOLD.

LE FOU.

Oui, attendez, attendez, qu'ils attendent ; ça se conjugue, pafi ! Savez-vous que la favorite du sultan a une migraine affreuse ?

LÉOPOLD.

Oui, je l'ai appris hier.

Il saute.

LE FOU.

Mensonge, imposture, calomnie. Elle ne date que d'aujourd'hui, poufi !

Il fait un geste extravagant.

LÉOPOLD.

J'avais cru pourtant...

LE FOU.

Il ne faut pas trop se hâter de croire. Douter, c'est sagesse ; sagesse, c'est douter. Il ne faut croire que ce que l'on voit, et encore... je vois la vertu, et je n'y erois pas... je vois la franchise, et je n'y erois pas... je vois la probité, et je n'y erois pas. pant ! Tenez, on dit que vous êtes noble, généreux, sage, bonnette ; eh ! bien, eh ! bien, je n'y erois pas, v'lant !

Nouvelle grimace.

LÉOPOLD

Il n'est pas si fou qu'il en a l'air.

On entend une clochette à la porte d'entrée.

LE FOU.

Chut ! silence ! Il me semble que j'entends des fanfares... Oui, c'est la sultane qui se lève, je vais lui passer ses pantoufles.

SCENE III.

LES MÊMES, MADELEINE.

LE FOU.

La voici. Dieu, qu'elle est belle ! *(A Madeleine, en se prosternant.)* Madame, je me jette à vos pieds sacrés.

LÉOPOLD, à part.

Ici cette gaillarde fille !

MADELEINE, à part.

Ici ce mauvais drôle ?

LE FOU, à Madeleine.

Avez-vous des cors ?... je les extirpe avec une adresse merveilleuse, poufi !

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'il veut donc, cet olibrius ?

LE FOU.

Le roi est de retour de la chasse il a tué trois perdreaux et demi, deux lièvres et un tiers, et quatre rhinocéros ; la tout pour son déjeuner ; pifi, poufi, pafi !

Extravagance.

MADELEINE.

Je m'en lave les mains.

LE FOU.

Vous finies comme Ponce-Pilate. Le repas sera

excellent, magoïque, somptueux : pain à discrétion, marrons glacés, truffes aux pommes de terre, et beaucoup d'ail, de l'ail partout, partout, partout. Je vais vous annoncer au Grand Turc.

MADÉLEINE.

Eh ! allez m'annoncer au diable, si vous voulez.

LE FOU, à Madéleine.

Adieu, monsieur. (À Léopold.) Adieu, madame, je suis l'introduit d'ambassadeurs... patapoum ! patapoum ! (Fausse sortie, revenant se mettre entre Madéleine et Léopold, les prenant par le bras et leur parlant à voix basse.) À propos, vous ne savez pas la conspiration qui se prépare ; elle est formidable, effroyable, incroyable ! Deux pigeons, deux poullets, un petit caniche ; le sang va couler ; silence, mes amis, ne me trahissez pas, i y va de ma vie, il y va de la vôtre, il y va de la vie de nous tous et des autres, patatra : je suis l'introduit d'ambassadeurs.

Il sort en sautillant.

SCÈNE IV.

MADÉLEINE, LÉOPOLD.

MADÉLEINE.

Où suis-je donc ?

LÉOPOLD.

Chez moi ; bonjour amical au cerbère de la pudeur.

MADÉLEINE.

Cerbère vous-même, entendez-vous ?

LÉOPOLD.

C'est vous qui ne m'entendez pas ; sans cela, vous m'auriez dit : merci.

MADÉLEINE.

Monsieur le docteur Gervais est-il arrivé ?

LÉOPOLD.

Oui, M. le docteur est arrivé.

MADÉLEINE.

Où est-il ? à l'infirmerie ?

LÉOPOLD.

Il est à l'infirmerie, ou à la lingerie, ou aux dortoirs, ou à la cuisine ; il est plutôt en ce dernier endroit : voulez-vous que je vous y pilote ?

MADÉLEINE.

Je ne veux rien de vous.

LÉOPOLD.

Vous y perdez, car je ne vous dirai pas comment se porte M. André.

MADÉLEINE, avec plus de bonté.

Vous l'avez vu ? Comment se porte-t-il ?

LÉOPOLD.

Beaucoup mieux, puisqu'il rit plus que de coutume.

MADÉLEINE, à part.

Alors il va plus mal.

LÉOPOLD.

C'est drôle tout de même, de rire dans le désespoir.

MADÉLEINE.

Vous ne comprenez pas ça, vous qui riez tout de bon, quand vous faites le mal ; mais lui, son rire, c'est la douleur, c'est le repentir. Le repentir, vous ne connaissez pas ça non plus, vous.

LÉOPOLD.

J'avoue que je n'ai jamais été fort lié avec ce sentiment ; mais il m'est pourtant arrivé quelquefois de me repentir.

MADÉLEINE.

Vous, quand donc ?

LÉOPOLD.

Quand j'avais fait quelque farce un peu trop gaillarde, ou quand, pour briller, je manquais un bloc ou un carambolage.

MADÉLEINE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec vos calembouges et vos brocs.

LÉOPOLD.

Vous n'êtes pas forte alors, bobonne, et je vois que vous seriez facile à faire au même. Mais j'entends quelqu'un.

MADÉLEINE, à part.

Ah ! c'est le docteur.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR, irrité, à Léopold.

Sortez !

LÉOPOLD.

Mais, monsieur !

LE DOCTEUR.

Sortez, vous dis-je !

LÉOPOLD, sortant, à part.

Où faut-il que j'attende monsieur le docteur ?

LE DOCTEUR.

Au parloir.

LÉOPOLD.

Suffit. (À part.) Il y viendra peut-être quelque cocotte... si je pouvais filer avec elle.

Il sort.

SCÈNE VI.

MADÉLEINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc venue seule, Madéleine ?

MADÉLEINE.

Oui, monsieur ; mais elles me suivent de près, je les ai devancées pour vous dire d'abord que madame est bien faible, bien souffrante.

LE DOCTEUR.

N'importe ; il faut qu'elle vienne... il le faut absolument... j'ai résolu de tenter une terrible épreuve, cette épreuve doit avoir lieu aujourd'hui.

MADÉLEINE.

Je voudrais bien y être, monsieur, pour soutenir.

nir madame et mademoiselle, car il parait qu'elles ont besoin de secours, et quoique je souffre beaucoup aussi, je suis forte, et j'aurai du courage pour elles et pour moi.

LE DOCTEUR.

Brava fille !

Eruit d'une sonnette.

MADAME.

Les voilà sans doute, elles n'ont pas tardé.

La porte s'ouvre, le Docteur va les recevoir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M^{ME} LAGRANGE, ADELE.

M^{ME} LAGRANGE, d'une voix faible.

Eh bien ! docteur, nous voici tremblantes, accablées, oh ! ne nous abandonnes pas !

LE DOCTEUR.

Fiez-vous à moi, madame, et que le ciel nous vienne en aide.

M^{ME} LAGRANGE.

Depuis trois mois je n'ai pas vu mon fils.

ADELE.

Depuis trois mois je n'ai pas vu mon ami.

M^{ME} LAGRANGE.

Dans quel état, ô mon Dieu ! allons-nous le retrouver ?

ADELE.

Nous reconnaitra-t-il seulement ?

MADAME.

Je le reconnaitrai bien, moi.

M^{ME} LAGRANGE.

Revenira la santé, à l'espérance, et tout perdre par une fatale révélation !

LE DOCTEUR.

Je vous la devais, madame, mais à votre arrivée seulement ; et si je vous ai trompée pendant votre absence, c'est que votre vie était aussi en jeu.

M^{ME} LAGRANGE.

Espérez-vous, docteur ?

LE DOCTEUR.

J'espère plus en Dieu qu'en mon expérience, madame, la journée d'hier m'a paru moins agitée, son rire moins fréquent, moins convulsif, et c'est pour cela que je me suis décidé.

M^{ME} LAGRANGE, avec une profonde douleur.

Voir rire son enfant, et savoir que la torture le déchire !

On entend un violent éclat de rire.

LE DOCTEUR.

Silence ! je l'entends ! rentrons, rentrons, vite.

MADAME.

Oh ! docteur, permettez-moi de rester, j'aurai du courage.

ADELE, se précipitant.

Oh ! j'aurai du courage aussi, moi !

LE DOCTEUR.

Non, Adèle, votre cœur se briserait.

ADELE.

Oh ! par pitié, laissez-moi avec lui, docteur, laissez-moi avec André.

LE DOCTEUR.

Eh bien soit, j'y consens, ce sera peut-être un

premier pas vers une certitude... Mais vous, vous seule d'abord.

Le Docteur et Madeleine soutiennent M^{ME} Lagrange. Ils sortent tous trois.

SCÈNE VIII.

ADELE, ANDRÉ.

André, entrant, arrive jusqu'au milieu du théâtre, il promène de tous côtés des regards égarés, compte sur ses doigts, et cherche par terre, à droite et à gauche, de quoi écrire sur la muraille ; il aperçoit un morceau de blane, s'en empare avec joie, et veut tracer des chiffres sur le mur à gauche, et pouvant y parvenir, il traverse précipitamment le théâtre, et repète le même jeu sur le mur, à droite ; il remonte la scène dans le plus grand désespoir, et s'arrête devant le mur du fond sur lequel il écrit le nombre 1,000, et part d'un éclat de rire. Aux premiers mots d'Adèle, il se retourne avec effroi et efface le chiffre fatal.

ANDRÉ, après l'avoir regardée fixement.

Bonjour, Adèle, ta santé est rétablie n'est-ce pas ? tes joues sont fraîches, tes lèvres roses, tes yeux purs et limpides, le bonheur est la santé de l'âme, et tu es heureuse, toi.

ANDRÉ, tremblante.

Je le serais bien plus si tu l'étais toi-même, bon André.

ANDRÉ.

Moi ! mais je le suis, je suis le plus heureux des hommes, je ris souvent, la rire, c'est de la joie, la joie, c'est la bonheur ; tu vois donc bien que je suis heureux.

ADELE.

Dites-moi, mon bon André, ne seriez-vous pas bien aise de quitter cette maison ? ce séjour ne peut vous convenir, il est triste, sombre, on y respire à peine !

ANDRÉ.

Tu es folle ; la tristesse me va à merveille ; ici tout est en harmonie avec mon âme, et l'air libre m'étoufferait... (Confidemment.) Et puis, tu ne sais pas, Adèle m'a promis de venir me voir Elle viendra, j'en suis sûr ; je lui conterai mes peines, mes tortures, elle les sait, n'est-ce pas, docteur ?

ADELE, à part.

O mon Dieu ! (Haut.) Elle sait que vous souffrez, et elle souffre comme vous.

ANDRÉ, s'animant par degrés.

Dites-lui que ces mille francs, je les emploierai pour... n'est-ce pas ? mille francs ! c'est une fortune ; voler mille francs, c'est le fait d'un misérable... Un voleur est arrêté, emprisonné d'abord, jugé, flétri, conduit au bagne... un voleur ! (Avec emportement.) Allons donc ! Est-ce qu'il y a des voleurs dans le monde ?

ADELE.

Non, mon ami, il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir.

ANDRÉ d'un ton bref.

Eh bien, si, il y en a... et quand j'a serai de-

vant mon juge suprême, je lui dirai que j'ai volé aussi, moi, que ma main brûla encore, que ma tête brûle toujours, que mon sang brûle, que mes remords me brûlent... vous voyez bien que je suis en enfer !

Il rit.

ADÈLE.

André, mon André, du calme, de la religion !

ANDRÉ, très-vite.

Du calme ! il n'y en a plus pour moi ; ma religion est la religion du crime ; mon Dieu, c'est le vol ; mon autel, le tréteau fatal ; la, là, la, est garrotté celui qui vole, et puis un fer rouge le signe au mépris des hommes, à la colère de Dieu ! Mais vous ne savez pas tout, mes juges, c'est pour elle que j'ai volé, c'est pour elle que je souffre... Elle, c'est ma mère que j'ai arrachée à la mort... une mère ! c'est si doux à voir ! une mère ! c'est si doux à consoler ! Vous n'avez donc pas de mère, puisque vous ne comprenez pas cela ? vous n'avez donc pas de mère, ou vous la laisseriez mourir alors que vous pourriez la sauver ? Vous êtes bien cruels, messieurs les juges, et moi, bien malheureux !

Il va s'asseoir sur un banc et paraît occupé à calculer.

SCENE IX.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *box à Adèle.*

J'accours, me voici ; allez vite, mademoiselle, le docteur dit qu'il faut se dévouer jusqu'au bout, qu'il y a du mieux, parce qu'il y a du plus mal. (*Regardant André.*) Le voilà qui s'arrête, je vais lui parler. (*Allant à lui avec un faux courage.*) André, voulez-vous me donner la main à moi ?

ANDRÉ.

Oui, oui, c'est mille francs, n'est-ce pas ?

MADELEINE.

Oui, mille francs ; mais vous les avez rendus.

ANDRÉ.

Qui ?

MADELEINE.

Vous-même.

ANDRÉ, lui repoussant la main.

Laissez-moi, vous mentez, je n'ai rien rendu, j'ai tout volé, tout, absolument tout !.. Dis donc, Léopold, il ne faudra pas me trahir au moins... tu ne me trahiras pas ?

MADELEINE.

Jamais ! oh ! jamais !

ANDRÉ.

Eh bien, alors, laissez-moi seul, je veux être seul. Sortez ! qu'on me laisse, ou je frappe, ou je tue, ou je vole.

Il se frappe le front et se promène lentement.

MADELEINE, à Adèle.

Venez, mam'selle, le docteur va essayer une terrible chose, il a besoin de vous, venez.

ADÈLE.

Ah ! Madeleine, il n'y a plus d'espérance !

Elles sortent.

SCENE X.

ANDRÉ, seul, s'arrêtant et comptant sur ses doigts.

Un, deux, trois, quatre, jusqu'à mille francs... comment arriver jusqu'à ? Mille francs, c'est plus qu'un million... je les aurais volés dans un brasier !... Est-ce que vous ne l'auriez pas fait comme moi, vous tous qui avez une mère ? mais non, vous ne l'auriez pas fait, vous auriez eu raison, vous auriez craint la bagoe... oh ! si je pouvais vendre mon ame pour payer ces mille francs volés !

Il compte sur ses doigts et rit.

SCENE XI.

ANDRÉ, LÉOPOLD.

LÉOPOLD, à part.

Ils le veulent, obéissons ; mais tenons-nous sur nos gardes. (*Haut.*) Comment ça va-t-il, André ?

ANDRÉ.

Ce n'est pas difficile à connaître ; et toi ?

LÉOPOLD.

Moi, toujours la même.

ANDRÉ.

Je t'en fais mon compliment.

LÉOPOLD, à part.

Il est devenu flatteur. (*Haut.*) Tu ne sais pas ce que je venais t'annoncer ?

ANDRÉ, avec effroi.

Le bague ?

LÉOPOLD.

Non, mon mariage.

ANDRÉ.

Contre qui ?

LÉOPOLD, à part.

La question est un peu dure. (*Haut.*) En faveur d'une jeune personne que tu connais.

ANDRÉ.

Adèle ?

LÉOPOLD.

Oui, Adèle.

ANDRÉ.

Et tu te nommes André ?

LÉOPOLD.

Non, Léopold. (*André se passe rapidement la main dans les cheveux. A part.*) Ce nom lui fait de l'effet. (*Haut.*) Tu te rappelles bien Léopold ?

ANDRÉ.

Oui, un bon garçon, un excellent sujet !

LÉOPOLD, à part.

Il est fou tout-à-fait.

ANDRÉ.

Où est-il ? au bagoe ?

LÉOPOLD.

Presque.

ANDRÉ.

Il ne l'a pas volé. (A son oreille.) Il est vrai que j'ai volé mille francs ensi, moi, et je ne suis pas encore en bagne.

LÉOPOLD.

Dis, André, veux-tu que je te présente ma fiancée ?

ANDRÉ.

Oui, certes, je le veux; je lui ferai mon cadeau de noce, des diamans, des bijoux... j'en achèterai pour mille francs ! Va le chercher, dis-lui que j'ai hâte de la voir.

Il va au fond du théâtre, la porte s'ouvre.

SCENE XII.

M^{ME} LAGRANGE, ADELÉ, MADELEINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Allons, courage, Adèle, il vous en faut beaucoup; prenez le main de monsieur.

Il désigne Léopold.

LÉOPOLD, à part.

Ça n'est pas trop l'air de lui faire plaisir.

ADELÉ, à part.

Quel cruel supplice !

M^{ME} LAGRANGE.

Moo fils ! mon cher fils !

ANDRÉ.

Que voulez-vous ? qui vous appelle après de moi ? je suis donc le fils de tout le monde ? L'un m'appelle son ami, l'autre son frère, l'autre son fils... Je ne suis l'ami, le frère ni le fils de personne, entendez-vous ! Qu'on me laisse, je veux être seul.

Il rit.

LÉOPOLD, présentant Adèle.

Je viens te présenter ma fiancée.

ANDRÉ.

Eh bien ! Adèle, tu épouses celui que tu aimes, ton bon André ! Sois heureuse, sois heureuse, Adèle.

Il lui tend la main sans la regarder.

ADELÉ.

O me mère, je succombe !

LÉOPOLD.

Ce n'est pas trop amusant pour moi.

LE DOCTEUR.

Silence ! rentrez !

LÉOPOLD, à part.

Quand donc me dira-t-on de sortir ?

Il rentre. On entend une cloche lugubre qui sonne à de courts intervalles jusqu'à la fin de l'acte.

ANDRÉ.

Et tenez, n'est-ce pas la cloche joyeuse qui annonce la cérémonie ? Oui, oui, c'est elle; ils partent, ils se donnent le bras, ils vont à l'église parés de fleurs.

LE DOCTEUR, regardant à la croisée.

Ciel ! profitons de cette triste circonstance.

ANDRÉ.

Je veux les voir, courons ! (Il court à la croisée.) Les voilà !

LE DOCTEUR, bas aux autres.

Restez, restez là tous, et silence... A ma tâche, maintenant ! (Après s'être rapproché d'André.) Que faites-vous là, mon ami ?

ANDRÉ.

Je regardais, je croyais assister à une noce, et c'est un enterrement qui passe.

Il rit; la cloche sonne toujours.

LE DOCTEUR, gravement.

La monde est ainsi fait, André, le douleur réelle en place des joies rêvées.

ANDRÉ.

C'est vrai, très-vrai, ce que vous dites là. Voyez, plus de mille personnes suivent cette bière.

LE DOCTEUR, à part.

Sans cesse le oombre fatal ! (Haut.) Il y a bien des cœurs qui saignent dans cette foule... Ils pleurent.

ANDRÉ.

Un homme ?

LE DOCTEUR.

Non, une femme.

ANDRÉ.

Une mère peut-être ?

LE DOCTEUR.

Oui, et cette pauvre mère est morte pour son fils, pour le seul être au monde qui lui faisait supporter la vie.

ANDRÉ.

Le cruel !

LE DOCTEUR.

Ce fils s'oublia un jour, pour servir sa mère souffrante, il emprunta un peu d'argent, et le honte de ne pouvoir le rendre...

ANDRÉ.

Il l'avait volé, peut-être !

LE DOCTEUR.

L'argent est rendu depuis long-temps; mais le regret, les remords du jeune homme, ont aliéné sa raison, il n'a plus reconnu ses amis, ni sa fiancée qui le pleure, ni sa mère qui est morte de désespoir.

ANDRÉ, riant.

Ah ! le nom de cette mère ? quel est son nom ?

LE DOCTEUR.

Le nom de son fils, c'est André.

ANDRÉ, avec effroi.

André !... André !...

LE DOCTEUR, aux autres.

O mes amis, j'espère... la rire s'éteint.

ANDRÉ.

André ! André ! avez-vous dit ?

LE DOCTEUR.

Oui, André Lagrange, un cœur ooble, géométrique.

ANDRÉ.

Un voleur ! Et la mère... (Il indique ce qui se

passé ou dehors) la mère ! c'était donc la mère de cet André ? c'est donc elle qu'on descend là-bas dans la tombe ? c'est elle pour qui cette croix noire est préparée ? c'est elle sur qui l'on jette la terre sainte ?

Il revient sur le devant de la scène.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, c'est elle !

ANDRÉ, avec un cri terrible.

Ah ! ma mère ! ma mère !

LE DOCTEUR.

Oui, ta mère, André.

M^{me} LAGRANGE, à part.

Oh ! je meurs !...

ANDRÉ, se précipitant vers la croix, en secoue les barreaux avec force.

Ma mère !... Foulé, amis, prêtres, fossoyeurs, arrêtez ! arrêtez ! arrêtez !... je veux voir ma mère ! je veux la voir !... arrêtez !...

LE DOCTEUR.

Eh bien, oui, vous allez la voir et la rappeler à la vie... Mais par ici, André, par ici.

ANDRÉ.

Oui, par ici. *(Apercevant sa mère.)* Ciel !

LE DOCTEUR, à M^{me} Lagrange.

Parlez-lui, parlez-lui !

M^{me} LAGRANGE.

Mon cher fils, mon André.

ADELE.

Mon ami.

ANDRÉ.

Ciel ! elle parle, elle existe !... Ma mère !... oh ! parlez, parlez-moi encore, parlez-moi toujours, si vous voulez que je vive.

Ses jambes fléchissent, on le soutient.

LE DOCTEUR.

Les larmes sont venues, il est sauvé !... *(A André.)* Allons, mon ami, du calme... votre mère est là près de vous ; mais vous avez encore d'autres cœurs à ménager.

ANDRÉ, revenant à lui et rappelant ses souvenirs.

Oui, oui, Adèle, Madeleine ! je les vois, je les reconnais !... et vous aussi, docteur.

Il tombe dans ses bras.

77726

VIN.

31116

